This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FA 3750.2.25

TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIBRARY
PAUL JOSEPH SACHS

VE RI TAS

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIBRARY

DISCOURS

SUR

NICOLAS POUSSIN,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES,
LE MARDI 2 MAI 1843.

(Imprimé par ordre de l'Académie royale des Beaux-Arts, et vendu au profit de la souscription pour le monument de POUSSIN.)

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, N° 56,

1843.

$1.50

vation de son style, la justesse et la profondeur de son expression, enfin, cette science du costume, cette fécondité d'inventions, cette richesse d'accessoires, et par-dessus tout, cette heureuse union de la raison et du goût, de la philosophie et de l'art; tous ces dons de la nature et de l'étude, qui composent à Poussin un caractère propre et une physionomie originale, ont été reconnus et célébrés, et, ce qui vaut mieux encore, appréciés et sentis par ces nombreuses générations d'artistes qui se sont formés sur ses ouvrages et inspirés de ses chefs-d'œuvre. Aucun artiste n'a été plus gravé; ce qui veut dire, n'a été plus et mieux loué que lui, s'il est vrai que l'estampe d'un tableau, qui le conserve pour tous les âges et qui le reproduit dans toutes les mains, soit le meilleur éloge qui s'en puisse faire. L'art a rendu de cette manière à Poussin tout ce qu'il lui devait; et le peintre du *Testament d'Eudamidas* vit encore et vivra éternellement dans tant de gravures de son œuvre, qui l'ont répandue partout, quand son tableau même s'est perdu.

Après tant d'hommages que la plume et le burin, ces deux grands organes de l'opinion publique, ont rendus au génie de Poussin, il serait donc bien superflu de venir recommencer, moins bien que tout le monde, un éloge qui est dans la pensée de tout le monde; et ce n'est pas moi qui voudrais m'exposer à louer devant des artistes, un peintre que les artistes savent par cœur. Mais

il y a dans la vie de Poussin et dans l'histoire de son talent, des traits qui ont toujours besoin d'être médités, des exemples qui peuvent toujours être utiles; et c'est d'ailleurs une si belle chose que cette vie, où l'homme et l'artiste se montrent constamment si bien d'accord, dans une conviction si forte, dans une fermeté si calme et dans une dignité si modeste, que je ne connais pas de tableau, même de Poussin, qui vaille un pareil spectacle.

L'histoire de l'art, chez les anciens et chez les modernes, offre beaucoup de noms d'artistes, qui eurent à lutter contre des obstacles de toute espèce; je n'en connais pas qui ait eu à souffrir plus que Poussin des rigueurs de la fortune et de l'injustice des hommes, et qui en ait su mieux triompher par la seule force de son caractère, par la seule puissance de son talent. Né dans une petite ville de province, de parents honnêtes, mais peu aisés, qui voulaient qu'il apprît le latin, pour devenir peut-être ce qui s'appelait alors un procureur ou quelque chose de semblable, il se révèle comme artiste, en griffonnant des dessins sur tous ses livres de classe. Mais ce n'était pas assez que sa vocation, en se manifestant avec cette énergie, domptât la résistance de sa famille; il fallait encore qu'il pût trouver un maître; et celui que le sort avait placé près de lui, n'avait pu lui enseigner que ce qu'il est en tout temps le plus facile d'apprendre partout, le métier. Avec cette seule

ressource, mais aussi avec l'instinct de son talent, Poussin, à peine âgé de dix-huit ans, se décide à quitter furtivement son pays, sa famille, pour venir chercher à Paris ce qui lui manquait, l'instruction, et ce qu'on rêve toujours à dix-huit ans, la gloire. Chemin faisant, comme il était sans protection, sans argent, il peignait des trumeaux, des dessus de portes pour se procurer le gîte de chaque jour; et peut-être qu'il existe encore, dans quelque coin de la Normandie, plus d'une de ces peintures, improvisées pour le besoin du moment, par la main qui produisit les *Sept sacrements*.

Arrivé à Paris, il n'y rencontra pas les maîtres qu'il cherchait, et il fut trop heureux encore de sortir de leur école presque aussi vite qu'il y était entré; car ils n'auraient pu lui montrer que leurs défauts, et il était déjà trop avancé pour se contenter même de leurs qualités. Un jeune gentilhomme du Poitou, qui s'était intéressé à lui, en le voyant courir partout après le travail, comme d'autres courent après la fortune, l'engagea à l'accompagner dans son pays, où il lui promettait son château à peindre. Mais la mère de ce gentilhomme ne demandait à Poussin que des services domestiques, au lieu de peintures historiques; et Poussin, obligé de quitter cette maison, est réduit encore une fois à faire usage de son pinceau, pour regagner à pied et à petites journées la capitale. On suppose que c'est à cette

époque, et durant ce trajet qui fut long et pénible, qu'il peignit des *Bacchanales* dans le château de Chiverny, et des tableaux de piété pour les capucins de Blois (1), productions du jeune âge et de l'adversité, précieuses à ce double titre, qui n'existent plus depuis longtemps, et qui auraient mérité d'être conservées, pour servir d'exemples au talent qui doute encore ou qui désespère de lui-même. On a dit aussi, mais sans preuve suffisante, qu'il existait au château de Clisson des paysages de Poussin, qu'il aurait exécutés à cette époque où il parcourait en tout sens la province, en s'acheminant vers Paris. Les événements aussi bien que les travaux de cette partie de la vie de Poussin sont d'ailleurs couverts d'une impénétrable obscurité; et, tout ce qu'on sait avec certitude des résultats de ce triste voyage, c'est que, arrivé à Paris, exténué de fatigue, accablé de besoin, manquant de tout, il y tomba grièvement malade, et ne recouvra la santé qu'a-

(1) Il existe chez un particulier de Blois (M. Trouilleux) un tableau de Poussin, représentant l'*Assomption de la Vierge*, qui vient de l'église Saint-Nicolas. La tradition locale est que ce tableau, de la meilleure manière du peintre, et d'une conservation qui laisse peu de chose à désirer, fut envoyé de Rome aux capucins de Blois par Poussin, comme un témoignage de sa reconnaissance pour le bon accueil qu'il avait reçu d'eux dans sa jeunesse. Les figures qu'il avait exécutées pour leur église étaient un saint François et un saint Charles Borromée, peints sur les fenêtres du chœur. Il en est fait mention par Bernier, dans son *Histoire de Blois*.

près avoir respiré quelque temps l'air natal, dans la maison paternelle. Revenu encore une fois à Paris, toujours avec l'intention de s'y perfectionner dans la peinture, il ne tarda pas à se convaincre que les moyens lui manquaient, et que l'Italie seule pouvait lui fournir des maîtres ou des modèles. Il partit donc pour l'Italie, et il alla jusqu'à Florence; mais il ne put aller plus loin, sans doute parce que la ressource dont il avait usé jusque-là, celle de vendre de ville en ville de petits tableaux qu'il peignait en détrempe, ne lui servait plus en ce pays-là. Une seconde fois, il se remit en route pour l'Italie; mais cette fois encore, il ne put dépasser Lyon, où sa constance fut mise à une nouvelle épreuve. Une maladie, qui l'empêcha de faire usage de son talent, épuisa bientôt toutes ses ressources. A peine convalescent, mais réduit au dénûment le plus absolu, il trouva pourtant un marchand qui lui avança une petite somme pour retourner à Paris, et qui consentit à être payé en tableaux; à ce prix, il put recouvrer sa liberté et reprendre le chemin de Paris.

On voudrait, pour l'intérêt de l'art et pour l'honneur de l'humanité, connaître tous les détails de cette époque de l'histoire de Poussin, toutes les épreuves par lesquelles dut passer ce génie si pur et ce caractère si noble, tout le temps qu'il eut à lutter contre l'adversité. Malheureusement, comme la société n'a jamais grand souci des nom-

breuses victimes de ses erreurs, et que Poussin, toujours égal à lui-même, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ne s'est jamais plaint du malheur de ses premières années, on ignore tout ce qu'il eut à faire de travaux indignes de lui, seulement pour pouvoir subsister à Paris. On sait bien qu'il fut quelque temps employé à peindre des ornements de plafond au palais du Luxembourg, sous un peintre nommé Duchêne, qui avait la direction de ces travaux, et que Poussin, tout obscur qu'il était et chargé d'ouvrages subalternes, excita la jalousie de cet artiste, qui était assez médiocre pour être très en vogue. Mais ce n'est pas là une particularité bien rare dans l'histoire de l'art, ni sans doute un accident unique dans la vie de Poussin. Il avait près de trente ans, et il en avait ainsi perdu onze à se débattre avec toutes les misères de la vie, lorsqu'une circonstance imprévue mit tout à coup son talent en évidence. Les jésuites célébraient, en 1623, la canonisation d'Ignace de Loyola et celle de François Xavier, et ils voulurent, à cette occasion, exposer dans une suite de tableaux les principaux miracles de leurs saints patrons. Un concours, où les plus habiles peintres de Paris furent appelés, s'ouvrit alors, et Poussin y produisit six grandes compositions, exécutées en autant de jours, en détrempe, grâce à la facilité qu'il avait acquise à peindre par ce procédé. Ces tableaux, où l'élégance du dessin se joignait à la

noblesse de la pensée et à la grandeur de la conception, malgré les défauts d'une exécution si rapide, excitèrent autant d'admiration que de surprise. Dès ce moment, Poussin eut un nom à Paris; c'est dire qu'il y eut déjà des envieux, des rivaux, des adversaires, sans y avoir encore des amis.

Je me trompe. Un étranger célèbre, qui se trouvait alors à Paris, le poëte Marini, fut frappé du talent qui brillait dans ces premières compositions de Poussin; il en rechercha l'auteur; il lui montra de l'affection; il l'admit dans son intimité et le logea dans sa maison; et ce fut là le premier avantage que Poussin dut à la fortune et à lui-même. Le cavalier Marini était un homme d'imagination et de savoir, très-familier avec les anciens, plein de feu et d'esprit dans sa conversation; il inspira à Poussin le goût de la poésie, il l'initia à l'étude de la mythologie, et lui fit faire, sous ses yeux, les dessins qui devaient accompagner l'édition de son poëme d'*Adonis*, en même temps qu'il lui lisait les poëtes grecs et italiens dans une traduction improvisée. C'est en vivant auprès de Marini, qui mettait heureusement plus de goût dans ses lectures que dans ses poésies, et plus de choix dans ses affections que dans ses sujets, que Poussin refit, à un âge où tout profite, son éducation littéraire, et qu'il conçut pour l'antiquité, vue d'une manière poétique, le penchant qui détermina plus tard une des formes de son talent. Notre artiste, qui n'avait rien dû aux pein-

tres de son pays, reçut donc d'un poëte italien des idées, des connaissances, des inspirations, qui valaient mieux que de mauvaises leçons de peinture; et Marini, qui fut trop vanté dans le temps et qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, contribua plus que personne à former un grand peintre; c'est peut-être là le seul mérite qui lui restera dans la postérité, et c'est surtout à la France de lui en tenir compte.

Cependant Poussin n'avait pas renoncé à son projet de voyage en Italie, et les entretiens de Marini n'avaient pu que l'affermir dans son dessein. Lorsque ce poëte, rappelé à Rome par l'exaltation au pontificat d'Urbain VIII, qui avait été son ami, proposa à Poussin de l'y accompagner, ce dut être là pour notre artiste la plus forte des tentations. Mais Poussin fut toujours l'esclave de son devoir, pour rester le maître de sa destinée. Il avait reçu de la corporation des orfévres la commande d'un tableau de la *Mort de la Vierge;* il laissa partir son protecteur pour remplir son engagement, et il ne se mit seul en route pour Rome qu'après avoir achevé son tableau. Remarquons que ce premier ouvrage de Poussin ne lui fut pas demandé par un prince, mais par une compagnie d'artisans, et qu'en cela, il sembla que la fortune voulût inaugurer cette vie d'un artiste, qui sut de bonne heure se soustraire au commerce des grands et à l'influence des cours, et qui travailla toujours pour l'amitié, jamais pour la puissance.

On ignore ce qu'est devenu ce tableau de Poussin, qui fut longtemps placé dans une des chapelles de Notre-Dame; et, si nous pouvions le rapprocher de son *Déluge* que nous possédons, nous aurions sous les yeux les deux termes extrêmes entre lesquels se trouve comprise la carrière de ce grand peintre.

Poussin avait trente ans, lorsqu'il atteignit enfin au but de ses pensées, lorsqu'il arriva à Rome; mais il n'était pas parvenu pour cela au terme de toutes ses épreuves. On croit généralement que la fortune cessa de le poursuivre à dater de son séjour à Rome; c'est une erreur, causée par l'ignorance où l'on est encore sur l'emploi de ses premières années dans cette métropole des arts, où les révolutions du goût n'ont guère fait moins de victimes illustres que celles de la politique, où le génie, adoré un siècle auparavant dans Raphaël, était alors persécuté dans le Dominiquin. D'abord, l'ami, le guide, le protecteur sur lequel Poussin avait compté en arrivant à Rome, lui manqua presque aussitôt. Marini, qui n'avait pas rencontré chez le pape Urbain VIII les sentiments qu'il s'attendait à trouver chez son ami d'enfance Barberini, et qui n'obtint à Rome, en expiation de ses péchés poétiques, que la faculté de faire une pénitence publique, en écrivant à cette intention son poëme du *Massacre des Innocents*, Marini, découragé, vieux et infirme, s'était retiré à Naples où il mourut l'année d'après. Avant de partir, il voulut

rendre un dernier service à son ami, en le présentant au cardinal Barberini, neveu du pape, et l'histoire a conservé les expressions dont il se servit pour recommander Poussin à ce prince de l'Église : *Vedrete un giovane che ha una furia di diavolo : vous verrez un jeune homme qui a une ardeur du diable.* Ce mot exprime bien la promptitude, on pourrait presque dire, l'impétuosité d'exécution que Poussin devait aux premiers travaux de sa jeunesse, et qui, après avoir été pour lui une nécessité et une ressource, aux temps de l'adversité, resta, dans des jours meilleurs, une habitude et une propriété de son talent. Le mot de Marini ne peint pas moins heureusement le caractère d'un artiste que nous sommes habitués à regarder à la distance de deux siècles, à travers le calme imposant de ses compositions si graves, si nobles, si régulières, mais qui alors, aux prises avec la fortune, était obligé de déployer tant d'activité, d'énergie et de courage pour se tirer de la foule.

Ces ressources de sa volonté et de son talent, qu'il ne puisait qu'en lui-même, ne lui furent pas moins nécessaires à Rome, qu'elles ne l'avaient été à Paris. A la retraite de Marini, son seul patron, succéda bientôt le départ pour sa légation d'Espagne du cardinal Barberini, son unique protecteur. Ainsi, demeuré seul, sans nom, sans appui, dans cette grande cité, qui devenait pour lui une immense solitude, Poussin eut longtemps à lutter contre des obstacles de tout genre, contre

des besoins de toute espèce; et ici encore, nous regrettons de ne pas connaître toutes les particularités de cette vie si dure et si laborieuse, si remplie de privations et d'études. Le crédit de Barberini ne lui avait servi qu'à lui ouvrir l'entrée de sa maison, qui était un musée. Poussin s'y établit, pour étudier l'antique, qu'il avait deviné avant de le connaître; et Rome entière, qui était déjà ce qu'elle est encore et ce qu'elle sera toujours, malgré le temps et malgré les hommes, le plus vaste de tous les musées, put à peine suffire à ce besoin de s'instruire, qui était le premier de tous ses besoins.

Le hasard, qui a quelquefois son instinct, et le malheur, qui a quelquefois aussi sa providence, l'avait lié avec un artiste, le sculpteur François Duquesnois, dit *le Flamand*, alors pauvre et obscur comme lui. Ces deux hommes, que l'adversité autant que la sympathie avait rapprochés, mirent en commun leurs études et leurs travaux, leurs privations et leurs espérances; et dans cette société, où l'art avait autant de part que l'affection, le peintre se fit presque sculpteur, à l'exemple de son ami et à l'école de l'antique. C'est en effet à cette époque que Poussin copiait la *Noce Aldobrandine*, qui lui faisait l'effet d'un bas-relief antique, et qu'il modelait, en bas-relief aussi, un tableau du Titien, qui se trouvait à la *Villa Ludovisi*. C'est alors qu'il exécuta en petit un grand nombre de copies de belles statues anti-

ques, telles que la *Cléopâtre* du Vatican que possède M. Duchesne; et c'est sans doute ainsi qu'il se forma ce système de composition qui tient tant de l'ordonnance du bas-relief, et qui fait que, de tous les peintres modernes, Poussin est peut-être celui qui peut le mieux donner l'idée de la peinture antique. On sait, du reste, que durant un séjour de quarante ans à Rome, Poussin ne passa jamais un seul jour sans faire quelque étude d'après les monuments de Rome. L'architecture et la statuaire, les ruines antiques et les édifices modernes, la ville et le paysage, les lieux et les hommes, l'art et la nature, tout ce qui, dans cette admirable cité, fait penser et écrire, réfléchir et dessiner, l'artiste et le philosophe, y fut constamment pour lui un objet d'étude et de jouissance. Il continua, jusque dans un âge très-avancé, de se plaire en s'instruisant à cette grande école; et nous avons à ce sujet le témoignage d'un contemporain, que je ne puis me refuser au plaisir de transcrire. « J'ai « souvent, » dit Vigneul de Marville, qui l'avait connu dans les derniers temps de sa vie, « j'ai sou- « vent admiré la passion qu'il avait pour son art, « quoiqu'il fût bien vieux. Je le voyais fréquem- « ment au milieu des ruines de l'ancienne Rome, « dans la campagne ou sur les bords du Tibre, « esquissant un passage qui lui plaisait; et je l'ai « rencontré tenant à la main des pierres et des « fleurs qu'il rapportait chez lui pour les copier « d'après nature. Je lui demandai un jour com-

« ment il était arrivé à ce degré de perfection qui lui « assignait un si haut rang parmi les peintres d'Ita- « lie; il me répondit : *En ne négligeant jamais rien.* »

C'est à ces études, suivies avec cette *furia* dont parlait Marini, que Poussin employa les premières années de son séjour à Rome; et c'est à cette rude école qu'il acheva de former son goût et de développer son talent, tout courbé qu'il était encore sous le joug de l'adversité. La première lettre que nous possédons de lui, et qui est adressée en italien au commandeur del Pozzo, qui l'avait déjà assisté plus d'une fois dans sa détresse, en lui faisant faire des dessins d'après l'antique, nous le montre réduit aux plus pénibles extrémités, abattu par la maladie, et, comme il le dit lui-même, *n'ayant pour vivre que le travail de ses mains;* et l'on jugera de ce qu'il gagnait à ce travail, par ce que rapportent ses biographes, qu'il vendit pour *sept écus* deux tableaux de bataille, et pour *deux écus* seulement, une figure de prophète, de grandeur naturelle, dont la copie, faite par un peintre médiocre du pays, fut achetée le double sous ses yeux. Et qu'on ne croie pas que cette triste situation d'un grand homme, en proie à tous les besoins et à tous les dégoûts, et soutenu contre l'injustice du sort par la seule force de son caractère, ait été de courte durée. Poussin habitait Rome depuis six ans, et il y avait déjà produit bien des tableaux, perdus pour sa gloire, mais non pas pour son instruction, quand il exé-

cuta, en 1630, pour le sculpteur Matteo, son tableau de la *Peste des Philistins*, qui lui fut payé *quarante écus*. C'était pourtant là un de ses chefs-d'œuvre, un tableau que le duc de Richelieu acquérait quelques années plus tard au prix de mille écus, et qui fait aujourd'hui l'un des principaux ornements de notre musée du Louvre, que dis-je! l'une des plus belles propriétés de notre pays. Ainsi donc, Poussin, qui était déjà un grand peintre, n'était encore qu'un artiste pauvre; et ses ouvrages, qui faisaient la fortune des marchands et l'orgueil des princes, ne pouvaient l'arracher à la misère.

Qu'on me pardonne d'avoir insisté sur ces détails, qui montrent sous un jour si respectable le caractère de ce grand homme, toujours si fidèle à sa vocation et si digne de lui-même, toujours si supérieur à sa destinée et à son siècle; et qu'on me permette d'y voir moins encore un sujet d'éloge pour lui, qu'un motif d'émulation pour les autres. Quoi de plus puissant, en effet, pour affermir les vocations vraies dans les rudes épreuves qui les attendent, que l'exemple de Poussin, arrivé si péniblement à la gloire, et à une gloire qui fait l'éternel honneur de son pays, par l'étude et par le travail, sans autre appui que lui-même, sans autre protection que son génie, et continuant, au sein de la célébrité, cette vie laborieuse et modeste, invariable condition de sa dignité d'homme et de sa liberté d'artiste? Je continue à

tirer de cette histoire si instructive et si belle quelques leçons utiles; car il est bien juste que le malheur de Poussin profite, autant que son génie, à son art et à son pays; et si son exemple peut servir à sauver du découragement d'habiles artistes inconnus, et à mettre en garde contre leur inexpérience les hommes appelés à décider du sort des talents, c'est encore un service que ce grand homme, vainqueur de l'adversité par le travail, et si bien vengé par la postérité de l'injustice de son siècle, aura rendu à l'art et à la France. C'est par ce motif que je demande à l'Académie la permission de l'entretenir encore de deux circonstances de la vie de Poussin.

A cette époque de sa jeunesse, où nous venons de le voir à Rome, soutenu par le seul amour de son art au milieu de toutes les privations de la vie, un grand peintre expiait, à Rome aussi, dans les douleurs de la maladie et dans les terreurs de la persécution, le tort d'une légitime renommée : c'était le Dominiquin. Le Guide se trouvait alors dans toute la vogue de son talent; ses élèves étaient nombreux, ses protecteurs puissants; et, comme il faut toujours au public une victime, en même temps qu'une idole, pendant que le Guide était porté en triomphe, le Dominiquin était réduit à cacher sa gloire, pour sauver sa vie. Tout ce qu'il y avait de peintres à Rome affluait dans la chapelle de Saint-André de l'église de Saint-Grégoire, pour y étudier d'après la fresque du

Guide, représentant le *Martyre du saint*, et personne ne jetait les yeux sur la fresque qui sert de pendant à celle-là, dans la même chapelle, et qui a pour sujet la *Flagellation de saint André*, un des chefs-d'œuvre du Dominiquin. Poussin, inconnu à Rome et étranger aux querelles qui s'y agitaient, vint à son tour dans cette chapelle; mais au lieu de suivre la foule, il s'arrêta, seul d'abord, devant cette fresque du Dominiquin; il en admira la noblesse de la composition, la pureté du dessin, la vérité et la vigueur de l'expression, et il se mit à exalter, avec l'accent d'une conviction entraînante, cette peinture, objet d'un dédain universel. Bientôt les artistes romains furent ramenés par son exemple et retenus par son enthousiasme devant cet ouvrage qu'ils avaient méprisé jusqu'alors, et le bruit en vint jusqu'au Dominiquin, qui était si bien oublié ou si bien caché à Rome, que Poussin lui-même le croyait mort. Le grand peintre se fit porter à Saint-Grégoire, malade qu'il était, pour entendre ce jeune Français, cet artiste étranger, qui avait le courage de proclamer tout haut la supériorité de son ouvrage, en face de celui du Guide, et en présence de ses fanatiques adorateurs. Il eut la satisfaction de recueillir de la bouche même du jeune artiste, qui l'admirait, sans le connaître, des paroles qui étaient à la fois pour lui une vengeance bien innocente et une réparation bien légitime; et, lorsqu'il ne put plus maîtriser son émotion, il se nomma, en se je-

tant dans les bras de Poussin. Quel tableau que celui de ces deux grands artistes, l'un obscur et pauvre, l'autre méconnu et persécuté, se relevant ainsi à leurs propres yeux par l'estime l'un de l'autre, et reprenant dans la conscience de leur mérite la force de braver les vains jugements des hommes! Quel tableau, je le répète, et quel exemple pour les artistes, et quelle leçon pour le monde!

Son voyage en France est la seconde circonstance de la vie de Poussin que je veux encore rappeler à l'attention de l'Académie, parce qu'il s'y trouve quelque chose d'utile à en retirer pour nous-mêmes. La France s'était enfin souvenue de Poussin, quand il était devenu célèbre, et cet homme, qu'on eût laissé mourir de faim à Paris, on ne voulait plus le laisser vivre à Rome; car c'est ainsi qu'est fait le monde, toujours se passionnant pour la gloire qui lui arrive toute faite, et n'admirant qu'après le succès, et toujours adorant la fortune jusque dans le mérite. Le cardinal de Richelieu, qui avait tous les genres d'ambition, voulait procurer à son pays la gloire des arts, la seule qui lui manquait encore. Il fit adresser à Poussin, d'abord par son ami M. de Chantelou, puis par le ministre de Noyers, de ces sollicitations qui pouvaient passer pour des ordres, surtout accompagnées comme elles l'étaient d'un brevet de peintre ordinaire du roi, signé de Louis XIII et conçu dans les termes les plus flatteurs. Poussin, avec

sa fermeté et sa modestie ordinaires, résista durant plus de deux années à une volonté qui faisait tout fléchir en France. Il tenait à cette existence laborieuse et paisible qu'il s'était procurée à Rome par son travail; il aimait à vivre libre, dans sa petite maison du Pincio, au sein d'une famille française, où il avait trouvé une compagne et des élèves; il se défendit longtemps avec ce mot italien : *Chi sta bene, non si muove*, contre l'impatience de Richelieu; et M. de Chantelou s'étant rendu à Rome pour l'en arracher, il ne céda qu'entraîné par l'amitié, plus encore que soumis par le devoir ou vaincu par l'autorité.

Nous possédons, dans le recueil des lettres de Poussin, le récit fidèle et naïf des circonstances de son séjour à Paris, et c'est là que nous pouvons à la fois apprécier ce grand homme et juger ceux qui l'employaient. La faveur avec laquelle il avait été reçu, d'abord à Ruel par le cardinal de Richelieu, puis à Saint-Germain par Louis XIII, entouré de toute sa cour, devait naturellement exciter l'envie. Un mot imprudent, échappé à Louis XIII : *Voilà Vouet bien attrapé*, devenait naturellement aussi le mot de ralliement de tout ce qu'il y avait de talents médiocres en crédit à la cour; jusque-là, tout se passait suivant le cours ordinaire des événements. Le grand tableau de l'*Institution de la cène* peint pour la chapelle de Saint-Germain et exécuté en moins de trois mois, avait obtenu un succès qui réduisait au silence

les détracteurs de Poussin; et le tableau du *Miracle de saint François-Xavier*, qui succéda peu de mois après à celui-là, avait porté au comble la vogue du peintre et l'animosité de ses rivaux; là encore, il n'y avait rien que de très-commun et de très-naturel. Poussin avait dû s'attendre à cela, et il avait en lui-même de quoi irriter et aussi de quoi confondre tous ses ennemis, par le nombre et le mérite de ses ouvrages.

Mais les dégoûts, qui devaient bientôt priver la France de ses talents, vinrent de ceux-là même qui étaient chargés d'en diriger l'emploi, et qui ne savaient pas en faire usage. On l'excédait de travaux futiles et d'exigences absurdes. En même temps qu'on lui demandait un tableau pour Fontainebleau, un autre tableau pour l'église de Saint-Louis, et une *Vierge* pour M. de Noyers, on lui faisait faire des dessins d'une suite des *Travaux d'Hercule* en stuc pour la galerie du Louvre, des cartons d'après des sujets de l'Ancien Testament, qui devaient être exécutés en tapisserie, et on ne lui laissait pas le temps de terminer des ouvrages dont on ne lui avait pas laissé le choix. Il faut l'entendre se plaindre lui-même, dans les lettres qu'il écrivait à son ami de Rome, le commandeur del Pozzo (1): « Je

(1) Lettre du 20 septembre 1641, extraite du recueil de Bottari, où elle se lit en italien, et traduite en français dans la *Collection des lettres de Poussin* (Paris, 1824, in-8°), p. 63, 64.

« travaille sans relâche, tantôt à une chose, tantôt « à une autre. Je supporterais volontiers ces fati- « gues, si ce n'est qu'il faut que des ouvrages, qui « demanderaient beaucoup de temps, soient expé- « diés tout d'un trait. Je vous jure que si je « demeurais longtemps dans ce pays, il faudrait « que je devinsse un véritable *strappazzone* (bar- « bouilleur), comme ceux qui y sont. » Et dans la même lettre, parlant de son tableau de *saint François-Xavier,* qui est un grand ouvrage, où il y a quatorze figures plus grandes que nature, il ajoute : « C'est celui qu'on veut que je finisse en « deux mois. » Mais tout cela n'est rien encore auprès de ce que nous lisons dans une autre lettre au même commandeur del Pozzo (1) : « La facilité « que ces messieurs ont trouvée en moi, est cause « que je ne puis me procurer le temps, ni de me « satisfaire moi-même, ni de servir personne, étant « employé continuellement à des bagatelles, comme « dessins, frontispices de livres, ou projets d'or- « nements pour des cabinets, des cheminées, des « couvertures de livres et autres niaiseries. Il « semble en vérité qu'ils ne sachent à quoi m'em- « ployer, et qu'ils m'aient fait venir, sans avoir

(1) Lettre du 4 avril 1642, même collection, p. 80. Voici le texte italien de la lettre de Poussin, qui répond à la dernière phrase de cette citation : « *Di maniera che pare non sappiano in cosa impiegarmi, avendomi fatto venire senza disegno.* » Bottari, *Letter. Pittor.*, etc., t. I, p. 395.

« rien d'arrêté sur mon compte. » Voilà donc pourquoi on avait appelé Poussin à Paris, pourquoi on lui avait fait quitter sa laborieuse retraite de Rome, où il avait déjà produit la première suite des *Sept sacrements* et vingt autres chefs-d'œuvre! Et tandis qu'on prodiguait, à ce qu'il appelait des niaiseries, son temps et son génie, on le laissait livré sans défense à la merci de toutes les médiocrités de l'école et de toutes les cabales de la cour! Il sentit bientôt que cette situation n'était pas faite pour lui; il saisit, pour retourner à Rome, le prétexte d'y aller chercher sa femme; et une fois revenu à Rome, il n'en sortit plus. Il avait laissé pour adieu à la France son tableau du *Temps qui délivre la Vérité du joug de la Haine et de l'Envie, et qui la rend à l'Éternité;* c'était la seule vengeance qui fût à son usage; mais ce n'est pas la seule leçon qui ait été donnée par son art et perdue pour son pays.

L'expérience que Poussin avait faite de la cour de France, lui profita pour tout le reste de sa vie. Redevenu maître de lui-même par sa propre volonté, et rendu tout à fait libre par la mort de Richelieu, sitôt suivie de celle de Louis XIII, il ne voulut conserver avec la France d'autres liens que ceux de l'amitié, ni travailler, même en France, que pour des personnes de sa condition, telles que Stella, peintre comme lui, l'architecte le Nôtre, l'*honnête* M. Cerisiers, le *bon* M. Pointel (c'est ainsi qu'il les désigne dans ses lettres), le

digne et noble M. de Chantelou, tous gens qui l'avaient connu et aidé dans la disgrâce, et qu'il admit au partage de sa renommée, par l'emploi qu'il fit pour eux de ses talents. On éprouve une douce satisfaction à voir Poussin replacé dans sa petite maison de la Trinité-du-Mont, pour ainsi dire, comme une statue grecque dans un musée; et, en le contemplant dans cette dernière période de sa vie, il semble qu'on ait véritablement devant les yeux quelqu'une de ces figures antiques que nous connaissons par les *Vies* de Plutarque. Désormais assuré contre le besoin, aussi bien que contre l'envie, il se livre tout entier à son art, avec toute la liberté qu'il puise à la fois dans l'indépendance de son esprit et dans la médiocrité de sa fortune. Il s'y perfectionne, à mesure qu'il avance dans sa carrière; il redouble de soin dans tout ce qu'il exécute, en même temps qu'il ajoute à sa réputation; il étudie toujours, comme s'il avait tout à apprendre; et son dernier ouvrage, le tableau qu'il termine d'une main défaillante, à soixante et onze ans, son *Déluge*, est regardé comme son chef-d'œuvre. L'homme se soutient constamment à la même hauteur que l'artiste. Il ne se laisse pas plus séduire par la fortune qu'il ne s'était laissé abattre par l'adversité. Sa fermeté, sa raison, sa modestie, brillent dans tout le cours de sa conduite, comme dans la composition de ses ouvrages; et, proclamé le peintre des philosophes, c'est peut-être le seul homme qui ait mis

autant de philosophie dans sa vie que dans sa peinture. Si on lui demande quel fruit il a retiré de ses longues épreuves, il répond : *C'est de savoir bien vivre avec tout le monde.* Quand le cardinal Massimi, qui était venu un soir lui faire une visite, et qu'il reconduisait sa lampe à la main, lui disait, en le quittant : Que je vous plains de n'avoir pas un seul domestique; *et moi, Monseigneur,* lui répond-il, *que je vous plains d'en avoir tant!* Tout ce que ses biographes nous rapportent de lui est marqué au même coin d'esprit et de raison, de dignité et de modestie. Mais ce qui le caractérise surtout, c'est cette simplicité d'habitudes, c'est cette modération de désirs, qu'il conserva dans toute la jouissance de ses facultés et dans tout l'éclat de sa renommée. Comme il ne peignait guère que pour des amis, ce qui était en quelque sorte ne travailler que pour lui-même, il mettait toujours un prix modeste à ses ouvrages, et, si on lui donnait quelque chose de plus, il le rendait. C'était la peinture qu'il aimait surtout dans la peinture, et non le profit, ni la gloire même, qu'elle lui rapportait; c'était l'art qu'il honorait, en le pratiquant, bien loin de songer à l'exploiter; et son désintéressement était si sincère, si naturel, qu'on se ferait scrupule de vanter en lui une qualité dont il n'aurait pas souffert lui-même qu'on lui fît un mérite. Tel était donc, à cet égard, comme dans tout le reste, cet homme à la fois si simple et si grand, qu'on

ne sait comment le louer, sans courir le risque que ce ne soit contre son propre sentiment, ou bien aux dépens de quelqu'un, et qu'il n'est pas un trait de son caractère, dont on n'ait également à craindre de faire un éloge pour lui, ou une satire pour d'autres.

Qu'on me permette une dernière réflexion, moins encore à la louange de Poussin, qu'à l'honneur de la France. C'est la France entière qui a vengé ce grand homme de l'ignorance de quelques courtisans et de l'envie de quelques artistes; car, c'est dans le sein même de la nation que le génie de Poussin a porté tous ses fruits. L'Italie a beau se vanter du long séjour de Poussin à Rome et des nombreux ouvrages qu'il y produisit; elle a beau revendiquer son nom pour l'école romaine. Rome n'a presque rien su garder de ses chefs-d'œuvre; elle ne lui a fourni aucun élève; elle ne lui a donné presque aucun graveur; et sa cendre même, dont il la rendit dépositaire, elle ne sait plus ce qu'elle en a fait. C'est la France, à laquelle il appartint par sa naissance, par ses affections et par la destination qu'il fit de ses travaux, qui a achevé de le reconquérir sur l'Italie, par tout ce qu'elle a produit de talents formés par ses leçons et inspirés par ses ouvrages. Stella, Mignard, le Brun, le Sueur surtout, avaient reçu ses conseils; et le Sueur lui dut plus encore que des conseils; Guaspre Poussin, Claude Lorrain, ont été ses disciples; et ce sont eux qui, avec

Poussin à leur tête, ont formé l'école française. A Rome même, la *Villa Medicis*, où Poussin, entouré d'artistes et d'antiquaires, venait chaque soir se délasser des travaux de la journée et se préparer à ceux du lendemain, dans la contemplation des beautés de Rome et des merveilles de l'art; où il expliquait à de nombreux auditeurs, attirés par le charme de sa parole, le secret d'étudier l'antique et d'imiter la nature, la *Villa Medicis* était déjà, grâce à lui, le berceau de cette école, dont elle est devenue le siége, grâce à la munificence d'un roi de France, comme Louis XIV, secondée par la haute intelligence d'un ministre français, comme Colbert. Ce sont aussi des graveurs français, les Dughet, les Poilly, les Mellan, les Stella, les Pesne, les Drevet, les Edelinck, les Audran, les Desnoyers, qui ont répandu dans le monde entier l'âme et le génie de Poussin, et assuré à sa patrie la propriété de ses ouvrages contre l'or de l'Angleterre, qui suffit bien pour acheter des tableaux, mais non pas pour créer des talents. C'est enfin par des mains françaises que Poussin, oublié durant près de deux siècles à Rome, où il avait vécu et où il avait voulu mourir, a reçu les légitimes honneurs dus à son génie et à sa mémoire. En 1782, un Français qui, comme Poussin, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, constamment occupé de l'histoire de l'art et de l'antiquité, M. d'Agincourt, fit placer, à ses frais, au Panthéon, le buste de Poussin,

à côté de celui de Raphaël; et en 1829, M. de Chateaubriand, si digne de représenter la France à Rome, fit ériger, dans l'église de *San Lorenzo in Lucina*, où Poussin avait été inhumé, mais dans la fosse commune, sans monument particulier, un cénotaphe, où tout, l'architecture, l'inscription, le buste et le bas-relief, est l'œuvre de talents et de cœurs français. C'est maintenant à la France à acquitter une dette d'honneur et de reconnaissance envers un grand artiste et un grand homme, qui attend encore un monument dans sa patrie, en retour de l'éclat qu'il a jeté sur elle; et, sans doute que le soin des intérêts matériels n'a pas absorbé tout ce qu'il y a dans notre pays d'enthousiasme pour les nobles idées, au point que le nom de Poussin n'y excite pas toutes les sympathies nationales; et sans doute que, parmi tant de millions qu'on remue pour des chemins de fer, il ne manquera pas un peu de bronze et un peu de marbre pour l'homme qui représente à lui tout seul une des plus belles parts du génie et du caractère français.

FIN.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LETTRE INÉDITE

DE

NICOLAS POUSSIN

AU P. NICAISE,

RELIGIEUX DE DIJON,

Dont l'original existe au département des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Le 10e février. 1664. à Rome.

MONSIEUR

Jai tardé jusques a present a repondre a la vostre du dernier janvier a cause d'un grand catarre quî m'est tombe sur la poetrine quî m'incommode fort. Je me suis efforsé de vous faîre ses deux lignes pour ne vous pas tenîr plus longtemps en doubte. il me deplaîst beaucoup que je ne peux satîsfaîre vostre curiosité parceque outre que je ne peux soufrir l'încommodité de se faîre portraîre c'est que nous n'avons ici entre les italiens ni Etrangers personne quî ait la pratique de

faire resembler en peinture et je souscris plustost de faire coppier l'un de ceux qui sont a Paris qui ne me resemble pas mal et sont de ma main propre lorsque je m'en servois encore passablement. L'un est ches Mr de Chantelou maistre d'ostel ordinaire du Roy a la Rue St Thomas du Louvre. L'autre ches Mr Serisier tout vis a vis la porte St Mederic Rue St Martin. tous les deux sont hommes facilles et courtois qui ne vous refuseront pas cela. il se trouvera a Paris plusieurs jeunes hommes qui copient asses bien. Voila tout ce que je vous peux dire sur ce sujet et me deplaist de vous estre inutile et plain de bonne volonté, et seraî jusqû a ma fin

monsieur

Vostre très humble et affectionné serviteur

LE POUSSIN.

Mr Nicaise.

FA3950.2.25
Discours sur Nicolas Poussin
Fine Arts Library BAJ3397
3 2044 034 406 371

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

DUE JAN 04 '98 F/A